

## PRÉFACE

Toute sa vie, il a pris des coups. Des coups de poing, des coups durs, des coups bas, des coups du sort.

La vie d'Alain Vastine a été marquée par la violence. La violence sociale lors de son enfance dans une Normandie ouvrière, la violence physique sur le ring, la violence professionnelle sur les chantiers, la violence morale lors des injustices subies par Alexis aux Jeux olympiques, enfin la violence la plus terrible : la perte de ses deux enfants dans d'effroyables circonstances.

Je connais la famille Vastine depuis 20 ans. J'ai suivi toute la carrière d'Alexis pour *Stade 2*, commenté toutes ses aventures et mésaventures olympiques. Je l'ai accompagné dans les bons comme dans les mauvais moments.

Lors de mon premier tournage sur la fratrie Vastine, je découvre Alain, le chef de clan, un

solide gaillard qui me reçoit fraîchement. Il a le gabarit d'un joueur de rugby et il n'est pas de bonne humeur.

Il est encore échaudé par la sanction que vient de lui infliger la Fédération française de boxe : un an de suspension de ses fonctions d'entraîneur.

Son délit ? Alain Vastine a trafiqué la licence de sa fille Célie, trop jeune pour participer aux compétitions.

Pour lui faire plaisir et la mettre à l'épreuve, Alain change la date de naissance de Célie. Il la vieillit d'un an, ce qui lui permet de disputer ses premiers combats. Qu'elle remporte tous... en étant la plus jeune.

Alain se fiche des codes et du regard des autres. Il est déterminé à emmener ses enfants au plus haut niveau.

Ce jour de tournage, Alain met un point d'honneur à emmener ses quatre enfants boxeurs dans la salle des fêtes du village de Fourmetot. Il vient de se faire opérer de la jambe, sort tout juste de l'hôpital mais dirige l'entraînement d'une main de fer malgré les effets de l'anesthésie, son plâtre et ses béquilles.

En une demi-journée, je prends la mesure du personnage. Alain Vastine est un rural, un rustre

avec les nerfs à fleur de peau, un généreux, un jusqu'au-boutiste qui dédie sa vie à la boxe et à ses enfants. La famille est unie, les enfants sont beaux, talentueux ; l'avenir leur appartient. C'est le temps des jours heureux.

Dix ans plus tard, Alain Vastine est un homme abîmé. Un homme brisé par le chagrin, par la douleur, par la colère et le sentiment d'injustice.

Le mauvais sort s'est acharné sur lui. Il a vécu la pire épreuve qu'un père de famille puisse subir : perdre un enfant. Et il l'a vécu deux fois.

Comment fait-on pour se relever d'une telle tragédie ?

Admirable de résilience, Alain Vastine continue à se battre. Sa vie est désormais un ascenseur émotionnel, et la boxe, qui fut son premier amour, est devenue un pansement qui apaise ses douleurs. Il sait qu'il ne guérira jamais de ses blessures mais il continue à se soigner, à trouver dans la boxe une forme de thérapie.

Il faut le voir enseigner la boxe aux enfants des rues à Cuba. Il faut le voir se battre pour récolter des fonds pour apporter un peu de confort aux enfants pauvres de Villa Castelli, en Argentine.

Il faut le voir se démenner pour entretenir la tombe de ses enfants et honorer la mémoire d'Alexis

## Les combats d'un père

jusqu'au fin fond de la pampa argentine. J'en ai été le témoin.

On ne peut avoir que de l'admiration pour un père comme ça.

Malgré les épreuves cet homme est toujours debout. Cet homme nous touche en plein cœur et nous prend aux tripes. Cet homme mérite qu'on le raconte.

Arnaud Romera

## IDÉES NOIRES ET SOLITUDE - MON QUOTIDIEN, DIX ANS APRÈS

**J**'ai beaucoup voyagé depuis dix ans, mais je n'ai jamais quitté le plus grand pays du monde : la solitude.

Mon cœur bat toujours grâce à un procédé mécanique, mais il est anéanti depuis longtemps. J'ai soixante-cinq ans et vis dans une cabane en bois depuis que ma femme m'a abandonné à mes larmes. Célie et Alexis, mes champions, sont morts accidentellement en janvier et mars 2015. Ils avaient 21 et 28 ans. J'ai perdu deux enfants en deux mois. Aucune torture corporelle ne pourrait m'infliger une douleur comparable. Cela fait dix ans que le chagrin m'étouffe. Si le deuil a frappé toute la famille, j'ai l'impression d'être seul dans ma mélancolie. Sur mes cinq enfants, trois sont encore vivants. Ils m'ont donné des petits-enfants. La vie continue. Mais c'est au-dessus de mes

forces. J'aimerais que mes enfants le comprennent. Rien n'est de leur faute. Les présences d'Adriani, Cindy et Cassie ne peuvent combler le manque de deux morceaux de ma chair sauvagement arrachés. Il faut être père pour en prendre conscience. C'est le sang. Depuis dix ans, j'ai souvent pensé à faire couler le mien. Ma famille est maudite.

Le soir, quand je rentre dans mon chalet normand de 20 m<sup>2</sup>, je m'assois au bout de ma table. Seul. Sans personne de l'autre côté. Et j'attends. Que faire d'autre ? Quand l'électricité fonctionne, je regarde la télévision, sans but et sans passion. La solitude est une ennemie redoutable. J'ai vécu 42 ans avec la même femme. Avec des enfants à la maison. Et, du jour au lendemain, personne. C'est rude. Très rude.

Depuis une décennie, mon cerveau est en claustration.

Pour tuer le temps, je réfléchis à m'exploser la cervelle.

Des heures durant, je contemple une balle de carabine, une 22 long rifle, qui ne me quitte pas depuis près de dix ans. Je me dis qu'elle servira un jour. Même quand je vais bien, je ne veux pas m'en séparer. On dit souvent que les suicides sont héréditaires. J'ai un grand-père qui s'est donné la mort. Cela m'obsède, car un vieux copain m'avait

raconté que son grand-père et son père s'étaient suicidés. Et lui aussi avait fini par passer à l'acte. « J'arrive à comprendre les gens qui se suicident », avait répondu Alexis à Ardisson, en 2014, quand celui-ci l'avait interrogé sur sa dépression et ses idées noires, après les Jeux olympiques de Londres qu'il avait quitté en pleurs suite à la tricherie des juges.

J'ai des passades. Parfois, ça s'évapore. Ce ne sont pas les dates anniversaires qui me rendent malheureux, c'est l'hébétude de ma vie quotidienne. Les six premières années ont été moins horribles à vivre, car Sylvie était à mes côtés.

Après 42 ans de vie quotidienne, je ne pouvais pas croire qu'elle m'abandonnerait comme un inconnu. Les premiers mois, j'ai naïvement cru à un malentendu. Je pensais qu'elle reviendrait. Elle n'est jamais rentrée. Et je sais qu'elle ne reviendra jamais. On se dit bonjour, on règle l'administratif, c'est tout. Comme je suis rancunier, on est devenus des étrangers. Après quatre décennies de vie commune, comment a-t-elle pu m'infliger cette souffrance supplémentaire ? Je veux bien accepter toutes les querelles du monde. Mais quitter le nid familial comme elle l'a fait ? C'est scandaleux. Elle me savait capable du pire, elle est partie quand même...

Un an avant notre divorce, elle avait fait le nécessaire pour que je sois interné en hôpital psychiatrique. Je vivais une période particulièrement sombre. Je m'étais rendu dans une boutique de chasse afin d'acheter une carabine. Le sort a voulu que le propriétaire connaisse mon aîné, Adriani. Prétextant d'aller chercher des munitions dans l'arrière-boutique, il a téléphoné à Adriani pour l'avertir de mon projet d'acquisition étonnant – je ne chasse pas. « Surtout, ne lui donne pas la carabine ! Il va se flinguer. » Moi, je ne comprenais pas pourquoi ce type refusait de me vendre cette arme.

Ce jour-là, j'aurais pressé la détente. *Clac clac.*

Adriani m'a sauvé la vie. Il l'avait déjà fait quelques semaines après la mort d'Alexis, en faisant disparaître la carabine familiale de la maison. Le jour où j'étais monté la chercher à l'étage, elle n'y était plus.

On n'en a jamais reparlé.

Je me souviens seulement de la phrase qu'il m'avait lâchée assez laconiquement :

— Papa, n'oublie pas que tu as d'autres enfants.

— Oui, mais vous êtes incapables de venir me voir.

Moi, je me sens seul. Indubitablement.

Je sais que mes enfants me reprochent de trop penser à Alexis et Célia.

Quand ils me lancent leurs reproches à la figure, j'ai la tentation de répondre : « Oui, je sais que j'ai encore d'autres enfants. Mais vous, n'oubliez pas non plus que vous avez un père. » Mais je n'ose pas. Il faut du courage et du verbe pour trouver les mots justes face à ses enfants. Je suis tellement écorché.

Je me sens abandonné par ma progéniture.

« Papa, oui, mais j'ai mon boulot ; papa, oui, mais j'ai mes enfants » : ça, je le comprends bien. Néanmoins, moi, j'ai beau avoir eu cinq enfants, j'ai rendu visite à ma mère chaque semaine durant toute sa vie. Elle avait besoin de moi. C'est mon éducation. Mes principes.

Mes idées suicidaires peuvent revenir à tout moment. Un coup de cafard, et hop, je veux partir. Une musique triste, les larmes montent, le sourire de Célia et les beaux yeux d'Alexis apparaissent dans ma mémoire. Dans la douleur de ces instants, je m'exploserais bien la cervelle si j'avais une carabine entre les mains. Mais, grâce ou à cause d'Adriani, ce n'est pas le cas. J'ai simplement cette balle dans ma voiture, cachée dans la boîte à gants. D'ailleurs, aujourd'hui, je ne parviens pas à la trouver. Est-ce que je l'ai rangée ailleurs ?

Est-ce qu'Adriani a profité d'une visite pour me la subtiliser ? Je perds la tête de chagrin.

En tout cas, c'est grâce à mon fils aîné que j'ai quitté l'hôpital psychiatrique. Après quinze jours d'enfer, alors que les médecins me shootaient de tranquillisants inutiles, il a signé une décharge pour me libérer.

J'en veux beaucoup à Sylvie qui m'a laissé végéter dans cet endroit. Je ne suis pas cinglé. Seulement, et désespérément, triste. Triste à en mourir.

Quand elle m'a quitté, j'étais déjà prêt à passer de l'autre côté. Je me disais : qu'est-ce qui me retient sur Terre ? Je n'ai plus rien, je vais rejoindre mes enfants. Je me suis aperçu que l'acte du suicide relevait du coup de tête. Cela ne peut pas être le fruit d'une longue réflexion. Je me sens capable de passer à l'acte. Mais si je ne le fais pas dans les dix secondes, ma raison me ramène toujours à la vie, et le doute m'empêche de presser la détente. Comme je suis croyant, je pense toujours à cette mise en garde des hommes d'Église : les suicidés n'entrent pas au Paradis avec les « bons ». Moi, si je me supprime, c'est pour rejoindre mes enfants. Alors je persévère et je patiente, en me rappelant que c'est mon destin d'homme de mourir un jour ou l'autre...

Ma fille a été tuée à Touques, près de Deauville. Je me rends régulièrement sur les lieux de

son accident, et je fleuris sa tombe et celle de son frère, au moins deux fois par semaine. J'aurais adoré m'exiler en Argentine pour vivre avec l'âme d'Alexis, mais je me sens obligé de rester en Normandie. Ma place est à côté d'eux. Je dois entretenir leur tombe. Le monde est ainsi fait : la première année, tout le monde se pressait pour fleurir la sépulture. La deuxième année, un peu moins. La troisième, peau de chagrin. Et au fur et à mesure que les calendriers s'entassaient dans les cuisines, les tombes noircissent, les fleurs sèchent et les morts sont oubliés. Je ne jette la pierre à personne. Je suis le premier coupable. Je fleuris avec bien plus d'assiduité la tombe de mes enfants que celle de mes parents. Les enfants, c'est notre sang, c'est encore plus viscéral. Un père ne devrait jamais voir son enfant mourir. Cela m'est arrivé deux fois.

Les drames successifs ont fait voler en éclats la famille. Alexis était l'élément rassembleur. Il avait même des comportements de chef de tribu, et n'hésitait pas à remettre untel ou untel à sa place. Aujourd'hui, en découvrant l'état du clan Vastine, il aurait du travail...

Je suis proche d'Adriani, même si je le vois peu, car il est très occupé par sa vie professionnelle. Il passe beaucoup de temps à Rouen. Ancien boxeur professionnel, il est devenu un spécialiste